

Présentation d'une séquence de latin correspondant aux objets d'étude "interrogations scientifiques et philosophiques".

1. [présentation pédagogique](#)
2. texte d'introduction : la [lettre de Pline le Jeune à Tacite](#) sur la mort de Pline l'Ancien à la suite de l'éruption du Vésuve
3. les [5 textes de la séquence](#) en latin, suivis de [2 textes complémentaires](#)
4. [traduction et commentaire](#) des 5 textes, établis par les élèves.



« Mort de Pline l'Ancien »

(références de l'image : <http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/Pline.asp>)

Séquence de latin au lycée :

La réflexion sur l'homme chez Pline l'Ancien : cinq extraits de l'Histoire naturelle

Dans le cadre des objets d'étude du programme de latin « Interrogations philosophiques et scientifiques », voici une séquence consacrée à cinq textes tirés de *l'Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien, dans laquelle on a mis l'accent non seulement sur la traduction du texte latin, mais aussi sur le commentaire et les élargissements auxquels il peut prêter, tant vers la civilisation romaine que vers la littérature, la philosophie et même la biologie.

1. les textes

a. introduction : la mort de Pline l'Ancien racontée à Tacite par son neveu Pline le Jeune

b. 5 extraits :

1 : II, 14-18 : réflexion sur la divinité

2 : VII, 1-4 : misère de l'homme

3 : VII, 187-190 : la mort, l'âme

4 : XI, 243-246 : quelques particularités physiques de l'homme et du singe

5 : XVII, 242-245 : prodiges liés aux arbres

c. textes complémentaires :

1 : XVIII, 1-5 : éloge de la Terre-mère

2 : XXXVII, 201-205 : conclusion générale : éloge du monde romain et de la nature

2. méthode pédagogique

1. Les textes ont été choisis après lecture de l'édition française de *l'Histoire naturelle* parue dans la collection Folio sous le n° 3090, due à Hubert Zehnacker qui a repris, corrigé et annoté la traduction d'Émile Littré datée de 1848-1850.

Le texte latin est pris sur le site *Lacus Curtius* :

http://penelope.uchicago.edu/Thayer/E/Roman/Texts/Pliny_the_Elder/home.html

2. Pour introduire la séquence, on a étudié la lettre VI, 16, de Pline le Jeune à Tacite, qui raconte en détail la mort de son oncle à la suite de l'éruption du Vésuve. Texte et traduction par exemple sur le site <http://www0.dfj.vd.ch/gybur/BRANCHES/latin/POMPEI/plinius.htm#16>.

Cette étude s'est faite en lecture juxtalinéaire, afin d'arriver rapidement au commentaire. On a mis en valeur d'abord les justifications de l'auteur de la lettre (répondre à la demande de son ami, assurer la gloire de son oncle), puis le soin apporté au détail de la description, enfin on a comparé la réception de ce texte autrefois et aujourd'hui : comment l'éloge rhétorique d'un Romain remarquable est devenu un témoignage scientifique majeur sur une catastrophe naturelle ancienne, elle-même source de connaissance approfondie de la civilisation antique.

On pourra accompagner cette lecture de la présentation d'un documentaire comme la télévision en diffuse souvent sur Pompéi.

3. développement de la séquence : les cinq textes ont été attribués chacun à un groupe de 2 ou 3 élèves, accompagnés du vocabulaire fourni par le logiciel automatique de lemmatisation Collatinus (<http://collatinus.fltr.ucl.ac.be/>), à compléter éventuellement.

Les élèves établissent leur traduction du texte, aidés par la consultation de leur grammaire et l'aide du professeur pour quelques passages difficiles, le style de Pline étant souvent elliptique.

Ils la comparent ensuite à la traduction Folio indiquée plus haut.

Ils établissent enfin un commentaire du texte, portant sur le texte et sur ses prolongements littéraires et culturels, puis en font l'exposé rapide au reste de la classe.

On trouvera les textes, les traductions et les commentaires des élèves dans les pages suivantes.

4. Le commentaire des textes : suggestions de développements

1. *livre II, 14-18 : réflexion sur la divinité.*

Ce texte fort riche permet par exemple d'étudier différentes conceptions de la divinité, qui coexistent et s'opposent dans la civilisation romaine : le dieu infini, l'empereur dieu (et la notion d'évergétisme), mais aussi les mensonges de la mythologie (et des religions égyptienne et grecque) ou l'idée que les dieux sont dus à la faiblesse humaine.

On pourra le comparer avec des textes français des XVII^e et XVIII^e siècles : les réflexions de Pascal, la « prière à Dieu » ou le ch. 12 de *Zadig* de Voltaire, des pages de Rousseau ou l'article « Christianisme » de *L'Encyclopédie*.

2. *livre VII, 1-4 : misère de l'homme.*

Passage à la fois philosophique, à propos de la faiblesse naturelle de l'homme comparé aux animaux, et descriptif, concernant la conception de la petite enfance.

On le rapprochera d'extraits du *Protagoras* de Platon (320c – 321d : le mythe de la répartition des qualités entre les êtres vivants par Épiméthée, et l'intervention de Prométhée en faveur de l'homme), du passage correspondant chez Lucrèce (II, 218-234), puis de ses échos chez Montaigne (*Apologie de Raymond Sebond* = *Essais*, II, 12) et bien entendu dans les *Pensées* de Pascal.

Pour l'enfance à Rome, on trouvera des détails dans les usuels, par exemple *La Vie quotidienne du citoyen romain sous la république*, de Florence Dupont (Paris 1989, pages 250-253).

3. *livre VII, 187-190 : la mort, l'âme*

Là encore, le texte de Pline est plein d'intérêt et de sujets d'étude : les rites funéraires, la question des mânes, la réflexion sur l'au-delà, l'idée finale de la mort comme « praecipuum naturae bonum ».

Détails encyclopédiques sur : <http://dagr.univ-tlse2.fr/sdx/dagr/index.xsp>, s.v. *funus*

On peut comparer à ce passage divers textes poétiques du XIX^e siècle : Nerval (*Aurélia*), Vigny (*La Maison du Berger*), Baudelaire (*Le Voyage, La Vie antérieure*), Verlaine (*Sagesse*) ; et, pour le XX^e siècle, par exemple *Le Roi se meurt* d'Ionesco.

4. *livre XI, 243-246 : quelques particularités physiques de l'homme et du singe*

Texte remarquable, presque prédarwinien, qui permettra aux élèves intéressés par la biologie et l'anatomie des recherches sur les particularités du corps humain et sur la primatologie, et aux autres une interrogation sur les rapports entre l'homme et l'animal, autrefois et aujourd'hui. Voir là aussi <http://dagr.univ-tlse2.fr/sdx/dagr/index.xsp>, s.v. *bestiae*, puis d'innombrables oeuvres dans la littérature.

5. *livre XVII, 242-245 : prodiges liés aux arbres*

Ce passage, apparemment plus anecdotique que les précédents, donne cependant une bonne idée du rôle des prodiges et des présages dans la religion romaine. On pourra également s'intéresser à plusieurs noms propres du texte : les cités grecques, les personnages comme Xerxès, Pompée, César, Persée, Néron, les allusions à Cumès et aux Livres Sibyllins. Et une recherche de textes littéraires consacrés aux arbres donnera de riches résultats, depuis Brocéliande ou le bâton de Gargantua (Rabelais, *Gargantua*, ch. 36) jusqu'aux évocations de Paul Valéry et de Julien Gracq, en passant par la forêt de *Macbeth* et le chêne des fables.

5. Lectures complémentaires

Les deux textes complémentaires intéresseront par l'image finale qu'ils donnent de l'œuvre de Pline, et plus encore peut-être par leur modernité. Le premier (*XVIII, 1-5 : éloge de la Terre-mère*) contient des réflexions que nous dirions aujourd'hui écologiques, mais néanmoins humanistes. L'autre (*XXXVII, 201-205 : conclusion générale : éloge du monde romain et de la nature*) y ajoute une sorte d'éloge total d'un monde bien disparu, celui d'un empire doté de toutes les richesses par la mère Nature.

On se demandera enfin, en repensant au texte introducteur, si l'invocation par laquelle Pline termine son œuvre n'a pas été exaucée par la mort que la nature lui a accordée...

F. HUBERT francois.hubert@ac-strasbourg.fr

Lycée Fustel de Coulanges, Strasbourg, janvier 2007, revu en septembre 2012.

MORT de PLINE l'Ancien

C. PLINIVS TACITO SVO S.

1. Petis ut tibi auunculi mei exitum scribam, quo uerius tradere posteris possis. Gratias ago; nam uideo morti eius, si celebretur a te, immortalē gloriam esse propositam.
2. Quamuis enim pulcherrimarum clade terrarum, ut populi, ut urbes, memorabili casu, quasi semper uicturus occiderit, quamuis ipse plurima opera et mansura condiderit, multum tamen perpetuitati eius scriptorum tuorum aeternitas addet.
3. Equidem beatos puto, quibus deorum munere datum est aut facere scribenda aut scribere legenda, beatissimos uero quibus utrumque. Horum in numero auunculus meus et suis libris et tuis erit. Quo libentius suscipio, deosco etiam quod iniungis.
4. Erat Miseni classemque imperio praesens regebat. Nonum kal. Septembres hora fere septima mater mea indicat ei adparere nubem inusitata et magnitudine et specie.
5. Vsus ille sole, mox frigida, gustauerat iacens studebatque; poscit soleas, ascendit locum ex quo maxime miraculum illud conspici poterat. Nubes (incertum procul intuentibus ex quo monte, Vesuium fuisse postea cognitum est) oriebatur, cuius similitudinem et formam non alia magis arbor quam pinus expresserit.
6. Nam longissimo uelut trunco elata in altum quibusdam ramis diffundebatur, credo quia recenti spiritu euecta, dein senescente eo destituta aut etiam pondere suo uicta, in latitudinem uanescebat, candida interdum, interdum sordida et maculosa prout terram cineremue sustulerat.
7. Magnum propiusque noscendum ut eruditissimo uiro uisum. lubet liburnicam aptari; mihi si uenire una uellem facit copiam; respondi studere me malle, et forte ipse quod scriberem dederat.
8. Egrediebatur domo; accipit codicillos Rectinae Casci imminente periculo exterritae (nam uilla eius subiacebat, nec ulla nisi nauibus fuga): ut se tanto discrimini eriperet orabat.
9. Vertit ille consilium et quod studioso animo incohauerat obit maximo. Deducit quadriremes, ascendit ipse non Rectinae modo sed multis (erat enim frequens amoenitas orae) laturus auxilium.
10. Properat illuc unde alii fugiunt, rectumque cursum recta gubernacula in periculum tenet adeo solutus metu, ut omnes illius mali motus, omnes figuras ut deprenderat oculis dictaret enotaretque.
11. Iam nauibus cinis incidebat, quo propius accederent, calidior et densior; iam pumices etiam nigrique et ambusti et fracti igne lapides; iam uadum subitum ruinaque montis litora obstantia. Cunctatus paulum an retro flecteret, mox gubernatori ut ita faceret monenti : « Fortes, inquit, fortuna iuuat : Pomponianum pete. »

C. Pline écrit à son cher Tacite

1. Tu me demandes de t'écrire la mort de mon oncle, afin que tu puisses la transmettre avec plus de vérité à tes descendants. Je t'en remercie, car je vois que la gloire de sa mort sera exposée à l'immortalité, si tu la faisais connaître.
2. Quoiqu'en effet il soit mort par l'anéantissement de la plus belle terre du monde, au même titre que des peuples et des villes, par un événement mémorable, puisqu'il nous vaincra toujours; quoique lui-même ait écrit des oeuvres nombreuses et durables, l'éternité de tes écrits ajoutera cependant beaucoup à sa pérennité.
3. Quant à moi, je pense que sont heureux les gens à qui il a été donné par la faveur des dieux soit de faire des choses à écrire soit d'écrire des choses à lire, et que sont les plus heureux les gens à qui ces deux facultés ont été données. Mon oncle, de par ses propres livres et les tiens, sera au nombre de ces derniers. Et pour cette raison, j'accepte plus volontiers, je réclame même l'ordre que tu me donnes.
4. Il était à Misène et dirigeait lui-même la flotte. Le neuvième jour avant les calendes de septembre, ma mère me montre vers la septième heure qu'il lui apparaît un nuage d'une grandeur et d'un aspect inhabituels.
5. Après son bain de soleil, après s'être rafraîchi, il avait pris une collation, allongé, et étudiait. Il réclame ses sandales, monte jusqu'au lieu d'où il pouvait observer au mieux ce phénomène. Un nuage montait (pour ceux qui l'observaient de loin, il était incertain de quelle montagne il venait; on sut par la suite qu'il provenait du Vésuve); et aucun autre arbre que le pin ne ressemblait davantage à son image et à son aspect.
6. En effet, en s'élevant sous la forme d'un tronc très long, il s'élargissait dans les airs en rameaux, je crois, parce que, une fois emporté par un vent nouveau, ensuite abandonné par le vent qui s'affaiblissait, ou même vaincu par son propre poids, le nuage se dissipait en largeur, blanc de temps à autre, parfois sombre et sale, selon qu'il avait soulevé de la terre ou des cendres.
7. Il parut bon à mon oncle que ce grand phénomène fût étudié de plus près, en homme très érudit. Il ordonne d'affréter une chaloupe rapide; il me donne la possibilité de l'accompagner, si je le voulais; je lui répondis que je préférerais étudier, et lui-même m'avait donné à écrire.
8. Il sortit de la maison; il reçoit un billet de Rectina, la femme de Cascus, effrayée par le danger qui menace (en effet, sa demeure se trouvait sous le volcan, et la seule possibilité de fuite était la mer); elle le prie de l'arracher à une situation si critique.
9. Il change d'avis et affronte avec un très grand courage ce qu'il avait entrepris par goût de l'étude. Il déploie des quadrièmes, monte lui-même, décidé à porter de l'aide non seulement à Rectina, mais encore à de nombreux autres (en effet, l'agrément du rivage faisait qu'il était fréquenté).
10. Il presse vers l'endroit d'où d'autres fuient et tient un cap rectiligne, le gouvernail droit sur le danger, tellement détaché de la peur qu'il dicte et note toutes les phases et toutes les structures de cette catastrophe, dès qu'il les voit à l'oeil.
11. Déjà les cendres tombaient sur les bateaux; plus ils approchaient, plus elles devenaient chaudes et denses; déjà aussi c'étaient des pierres ponceuses et des cailloux noirs, carbonisés et brisés par le feu; déjà le fond de la mer semble se soulever et le rivage fait obstacle par les éboulis de la montagne. Après avoir hésité un peu s'il reviendrait, il dit à son pilote qui l'avait engagé à faire ainsi: "Courage! le destin nous aide, dirige-toi vers la villa de Pomponianus!"

12. Stabiis erat diremptus sinu medio (nam sensim circumactis curuatisque litoribus mare infunditur); ibi quamquam nondum periculo adpropinquante, conspicuo tamen et cum cresceret proximo, sarcinas contulerat in naues, certus fugae si contrarius uentus resedisset. Quo tunc auunculus meus secundissimo inuectus, complectitur trepidantem, consolatur, hortatur, utque timorem eius sua securitate leniret, deferri in balineum iubet; lotus accubat, cenat, aut hilaris aut (quod aeque magnum) similis hilari.

13. Interim e Vesuuio monte pluribus locis latissimae flammae altaque incendia relucebant, quorum fulgor et claritas tenebris noctis excitabatur. Ille agrestium trepidatione ignes relictos desertasque uillas per solitudinem ardere in remedium formidinis dicitabat. Tum se quieti dedit et quieuit uerissimo quidem somno; nam meatus animae, qui illi propter amplitudinem corporis grauior et sonantior erat, ab iis qui limini obuersabantur audiebatur.

14. Sed area ex qua diaeta adibatur ita iam cinere mixtisque pumicibus oppleta surrexerat, ut si longior in cubiculo mora, exitus negaretur. Excitatus procedit, seque Pomponiano ceterisque qui peruigilauerant reddidit.

15. In commune consultant, intra tecta subsistant an in aperto uagentur. Nam crebris uastisque tremoribus tecta nutabant, et quasi emota sedibus suis nunc huc nunc illuc abire aut referri uidebantur.

16. Sub dio rursus quamquam leuium exesorumque pumicum casus metuebatur; quod tamen periculorum collatio elegit; et apud illum quidem ratio rationem, apud alios timorem timor uicit. Ceruicalia capitibus imposita linteis constringunt; id munimentum aduersus incidentia fuit.

17. Iam dies alibi, illic nox omnibus noctibus nigrior densiorque; quam tamen faces multae uariaeque lumina soluebant. Placuit egredi in litus, et ex proximo adspicere, ecquid iam mare admitteret; quod adhuc uastum et aduersum permanebat.

18. Ibi super abiectum linteum recubans semel atque iterum frigidam aquam poposcit hausitque. Deinde flammae flammisque praenuntius odor sulphuris alios in fugam uertunt, excitant illum.

19. Innitens seruolis duobus adsurrexit et statim concidit, ut ego colligo, crassiore caligine spiritu obstructo, clausoque stomacho qui illi natura inualidus et angustus et frequenter aestuans erat.

20. Vbi dies redditus (is ab eo quem nouissime uiderat tertius), corpus inuentum integrum inlaesum opertumque ut fuerat indutus: habitus corporis quiescenti quam defuncto similior.

21. Interim Miseni ego et mater... sed nihil ad historiam, nec tu aliud quam de exitu eius scire uoluisti. Finem ergo faciam.

22. Vnum adiciam, omnia me quibus interfueram quaeque statim, cum maxime uera memorantur, audieram, persecutum. Tu potissima excerpes; aliud est enim epistulam aliud historiam, aliud amico aliud omnibus scribere. Vale.

12. Il était à Stabies, séparé de lui par la moitié du golfe (car le rivage revient sur lui-même de façon à former une courbe insensible que remplit la mer) ; alors, bien que le danger ne s'approchât pas encore, pourtant on le voyait, et alors qu'il croissait, tout proche, Pomponianus embarqua ses bagages dans les navires, décidé à fuir, dès que le vent contraire serait tombé. Alors mon oncle le rejoignit par ce vent très favorable et embrassa Pomponianus qui tremblait, le console, l'encourage, et, pour apaiser la crainte de son ami avec son sang-froid, mon oncle demande à aller au bain; lavé, il prend place à table, dîne joyeusement, ou, ce qui était tout aussi grand, en feignant la joie.

13. Pendant ce temps, des flammes très larges et de gros incendies luisaient en plusieurs endroits du mont Vésuve; leur éclat et leur clarté étaient avivés par les ténèbres de la nuit. Lui répétait pour calmer leur effroi que c'étaient des feux abandonnés dans la frayeur par des paysans et que c'étaient des fermes désertées qui brûlaient dans la solitude. Alors, il se livra au repos et se reposa assurément d'un sommeil profond. De fait, ceux qui se trouvaient sur le seuil pouvaient entendre sa respiration qui était chez lui plus grave et plus sonore à cause de sa grande taille.

14. Mais la cour d'où l'on accédait à son appartement s'élevait, déjà recouverte par de la cendre mêlée à des pierres ponceuses, si bien que, si son somme s'allongeait dans sa chambre, il ne pourrait plus sortir. Une fois réveillé, il sortit et se rendit vers Pomponianus et d'autres qui étaient éveillés.

15. Ils délibèrent en commun s'ils doivent rester à l'abri des maisons ou aller à découvert; les bâtiments vacillaient en effet sous les tremblements fréquents et importants et semblaient partir et revenir, tantôt de ci, tantôt de là, comme ébranlés de leurs fondations.

16. En revanche en plein air on craignait la chute de pierres ponceuses, quoique légères et poreuses; mais pourtant la comparaison des dangers faisait choisir le dernier. Et auprès de lui la raison vainquit la peur, auprès des autres gens, la peur vainquit la raison. On s'attacha des oreillers sur la tête avec des ceintures; ce fut leur protection contre ce qui tombait.

17. Déjà ailleurs c'était le jour, mais ici la nuit était plus noire et plus dense que toutes les nuits; et pourtant de nombreuses torches et diverses lumières la dissipèrent. On décida de se diriger vers le rivage et de regarder de près si la mer les accepterait déjà; mais jusqu'à présent, elle restait grosse et contraire.

18. Là, couché sur un drap étendu par terre, il réclama à plusieurs reprises de l'eau froide et en puisa. Ensuite, des flammes et l'odeur de soufre qui annonce les flammes mettent les autres en fuite et le font lever.

19. S'appuyant sur deux petits esclaves, il se redressa et retomba aussitôt; selon moi, c'est à cause de sa respiration obstruée par une vapeur épaisse et à cause de sa trachée fermée, qui chez lui était par nature faible, étroite et sujette à des oppressions fréquentes.

20. Dès que le jour fut revenu (c'était le troisième depuis celui qu'il avait vu pour la dernière fois), on retrouva son corps intact, en parfait état, et couvert des habits dont il était habillé; la position de son corps ressemblait plus à quelqu'un qui se repose qu'à un mort.

21. Pendant ce temps, j'étais à Misène, et ma mère... Mais pour ton enquête tu n'as rien voulu savoir d'autre que la mort de mon oncle. Donc je terminerai.

22. J'ajouterai une chose: je t'ai raconté tout ce à quoi j'ai pris part et que j'ai aussitôt entendu dire, surtout quand on rappelle la vérité. Toi, tu citeras les extraits les plus importants; en effet, c'est une chose que d'écrire une lettre à un ami, c'en est une autre que d'écrire un récit historique pour tout le monde. Salut.

Séquence « interrogations scientifiques et philosophiques » :

cinq passages de l'*Histoire naturelle* de PLINE l'Ancien, et deux passages complémentaires.

1. Réflexion sur la divinité
2. [Misère de l'homme](#)
3. [La mort ; la survie de l'âme](#)
4. [L'homme et le singe](#)
5. [Prodiges liés aux arbres](#)
6. [Éloge de la Terre – mère](#)
7. [Conclusion générale : éloge du monde romain](#)

1. PLINE l'Ancien, *Histoire naturelle*, II, 14-18

Réflexion sur la divinité

(14) Quapropter effigiem dei formamque quaerere imbecillitatis humanae reor. Quisquis est deus, si modo est alius, et quacumque in parte, totus est sensus, totus visus, totus auditus, totus animae, totus animi, totus sui. Innumeros quidem credere atque etiam ex vitiiis hominum, ut Pudicitiam, Concordiam, Mentem, Spem, Honorem, Clementiam, Fidem, aut, ut Democrito placuit, duos omnino, Poenam et Beneficium, majorem ad socordiam accedit.

(15) Fragilis et laboriosa mortalitas in partes ita digessit infirmitatis suae memor, ut portionibus coleret quisque quo maxime indigeret. Itaque nomina alia aliis gentibus et numina in iisdem innumerabilia invenimus, inferis quoque in genera discriptis morbisque et multis etiam pestibus, dum esse placatas trepido metu cupimus.

(16) Ideoque etiam publice Febris fanum in Palatio dicatum est, Orbonae ad aedem Larum, ara et Malae Fortunae Esquiliis. Quam ob rem major caelitem populus etiam quam hominum intellegi potest, cum singuli quoque ex semet ipsis totidem deos faciant Junones Geniosque adoptando sibi, gentes vero quaedam animalia et aliqua etiam obscena pro dis habeant ac multa dictu magis pudenda, per fetidos cibos, alia et similia, jurantes.

(17) Matrimonia quidem inter deos credi tantoque aevo ex iis neminem nasci et alios esse grandaevos semper canosque, alios juvenes atque pueros, atri coloris, aligeros, claudos, ovo editos et alternis diebus viventes morientesque, puerilium prope deliramentorum est, sed super omnem impudentiam, adulteria inter ipsos fingi, mox jurgia et odia, atque etiam furtorum esse et scelerum numina.

(18) Deus est mortali juvare mortalem, et haec ad aeternam gloriam via. Hac proceres iere Romani, hac nunc caelesti passu cum liberis suis vadit maximus omnis aevi rector Vespasianus Augustus fessis rebus subveniens.

(19) Hic est vetustissimus referendi bene merentibus gratiam mos, ut tales numinibus adscribant.

[début de la séquence](#)

Misère de l'homme

(1) Principium jure tribuetur homini, cujus causa videtur cuncta alia genuisse natura, magna, saeva mercede contra tanta sua munera, non ut sit satis aestimare, parens melior homini an tristior noverca fuerit. (2) Ante omnia unum animantium cunctorum alienis velat opibus. Ceteris sua varie tegimenta tribuit, testas, cortices, coria, spinas, villos, saetas, pilos, plumam, pinnas, squamas, vellera ; truncos etiam arboresque cortice, interdum gemino, a frigoribus et calore tutata est : hominem tantum nudum et in nuda humo natali die abjicit ad vagitus statim et ploratum, nullumque tot animalium aliud ad lacrimas, et has protinus vitae principio ; at Hercule risus praecox ille et celerrimus ante XL diem nulli datur. (3) Ab hoc lucis rudimento quae ne feras quidem inter nos genitas vincula excipiunt et omnium membrorum nexus ; itaque feliciter natus jacet manibus pedibusque devinctis, flens animal ceteris imperaturum, et a suppliciis vitam auspicatur unam tantum ob culpam, qua natum est. Heu dementia ab his initiis existimantium ad superbiam se genitos !

(4) Prima roboris spes primumque temporis munus quadripedi similem facit. Quando homini incessus ! quando vox ! quando firmum cibus os ! quam diu palpitans vertex, summae inter cuncta animalia imbecillitatis indicium ! jam morbi totque medicinae contra mala excogitatae, et hae quoque subinde novitatibus victae ! et cetera sentire naturam suam, alia pernecitatem usurpare, alia praepetes volatus, alia nare : hominem nihil scire, nihil sine doctrina, non fari, non ingredi, non vesci, breviterque non aliud naturae sponte quam flere ! itaque multi exstiterere qui non nasci optimum censerent aut quam ocissime aboleri.

[début de la séquence](#)

3. PLINE l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 187-190

La mort ; la survie de l'âme

(187) Ipsum cremare apud Romanos non fuit veteris instituti : terra condebantur. At postquam longinquis bellis obrutos erui cognovere, tunc institutum. Et tamen multae familiae priscos servavere ritus, sicut in Cornelia nemo ante Sullam dictatorem traditur crematus, idque voluisse veritum talionem eruto C. Mari cadavere. Sepultus vero intellegatur quoquo modo conditus, humatus vero humo contextus.

(188) Post sepulturam vanae manium ambages, omnibus a supremo die eadem quae ante primum, nec magis a morte sensus ullus aut corpori aut animae quam ante natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam se propagat et in mortis quoque tempora ipsa sibi vitam mentitur, alias immortalitatem animae, alias transfigurationem, alias sensum inferis dando et manes colendo deumque faciendo qui iam etiam homo esse desierit, ceu vero ullo modo spirandi ratio ceteris animalibus distet aut non diuturniora in vita multa reperiantur, quibus nemo similem divinat immortalitatem. (189) Quod autem corpus animae per se ? quae materia ? ubi cogitatio illi ? quo modo visus, auditus aut qui tangit ? quis usus ex iis aut quod sine iis bonum ? quae deinde sedes quantave multitudo tot saeculis animarum velut umbrarum ? puerilium ista delenimentorum avidaeque numquam desinere mortalitatis commenta sunt. Similis et de adservandis corporibus hominum ac revivescendi promisso Democriti vanitas, qui non revixit ipse. (190) Quae, malum, ista dementia est iterari vitam morte ! quaeve genitis quies umquam, si in sublimi sensus animae manet, inter inferos umbrae ? perdit profecto ista dulcedo credulitasque praecipuum naturae bonum, mortem, ac duplicat obituri dolorem etiam post futuri aestimatione. Etenim si dulce vivere est, cui potest esse vixisse ? at quanto facilius certiusque sibi quemque credere, specimen securitatis antegenitali sumere experimento ?

[début de la séquence](#)

4. PLINE l'Ancien, *Histoire naturelle*, XI 243-246

L'homme et le singe

(243) Terrestrium solus homo bipes. Uni juguli, umeri, ceteris armi ; uni ulnae. Quibus animalium manus sunt, intus tantum carnosae, extra nervis et cute constant. (244) Digiti quibusdam in manibus seni. M. Corani ex patricia gente filias duas ob id Sedigitas accepimus appellatas et Volcacium Sedigitum, illustrem in poetica. Hominis digiti ternos articulos habent, pollex binos ; et digitis adversus universis flectitur, per se vero in oblicum porrigitur, crassior ceteris. Huic minimus mensura par, ac duo reliqui sibi, inter quos medius longissime protenditur. Quibus ex rapina victus quadripedum, quini digiti in prioribus pedibus, in reliquis quaterni. (245) Leones, lupi, canes, panthera in posterioribus quoque quinos ungues habent uno juxta cruris articulum dependente ; reliqua, quae sunt minora, et digitos quinos. Bracchia non omnibus paria secum. Studioso Threci in C. Caesaris ludo notum est dexteram fuisse proceriorem. Animalium quaedam ut manibus utuntur priorum ministerio pedum sedentque ad os illis admoventia cibos, ut sciuri.

(246) Nam simiarum genera perfectam hominis imitationem continent facie, naribus, auribus, palpebris, quas solae quadripedum et in inferiore habent gena, jam mammas in pectore et bracchia et crura in contrarium similiter flexa, in manibus ungues, digitos longioremque medium. Pedibus paulum differunt ; sunt enim ut manus praelongae, sed vestigium palmae simile faciunt. Pollex quoque iis et articuli ut homini, ac praeter genitale — et hoc in maribus tantum — viscera etiam interiora omnia ad exemplar.

[début de la séquence](#)

Prodiges liés aux arbres

(242) Prodigio autem fiunt ex dulcibus acerba poma aut dulcia ex acerbis, e caprifico fici aut contra, gravi ostento, cum in deteriora mutantur, ex olea in oleastrum, ex candida uva et fico in nigras aut, ut Laudiceae Xerxis adventu, platano in oleam mutata. (243) Qualibus ostentis Aristandri apud Graecos volumen scatet, ne in infinitum abeamus, apud nos vero C. Epidii commentarii, in quibus arbores locutae quoque reperiuntur. Subsedit in Cumano arbor gravi ostento paulo ante Pompei Magni bella civilia paucis ramis eminentibus ; inventum Sibyllinis libris internicionem hominum fore, tantoque eam maiorem, quanto propius ab urbe postea facta esset. (244) Sunt prodigia et cum alienis locis enascuntur, ut in capitibus statuarum vel aris, et cum in arboribus ipsis alienae. Ficus in lauro nata est Cyzici ante obsidionem. Simili modo Trallibus palma in basi Caesaris dictatoris circa bella civilia eius. Nec non et Romae in Capitolio in ara Jovis bello Persei enata palma victoriam triumphosque portendit. Hac tempestatibus prostrata eodem loco ficus enata est M. Messalae C. Cassii censorum lustro, a quo tempore pudicitiam subversam Piso gravis auctor prodidit. (245) Super omnia, quae umquam audita sunt, erit prodigium in nostro aevo Neronis principis ruina factum in agro Marrucino, Vetti Marcelli e primis equestris ordinis oliveto universo viam publicam transgresso arvisque inde e contrario in locum oliveti profectis.

[début de la séquence](#)

Eloge de la Terre - mère

(1) Sequitur natura frugum hortorumque ac florum quaeque alia praeter arbores aut frutices benigna tellure proveniunt, vel per se tantum herbarum immensa contemplatione, si quis aestimet varietatem, numerum, flores, odores coloresque et sucos ac vires earum, quas salutis aut voluptatis hominum gratia gignit. Qua in parte primum omnium patrocinari terrae et adesse cunctorum parenti juvat, quamquam inter initia operis defensae.

(2) Quoniam tamen ipsa materia accedimus ad reputationem ejusdem parentis et noxia : nostris eam criminibus urguemus nostramque culpam illi inputamus. Genuit venena, sed quis invenit illa praeter hominem ? cavere ac refugere alitibus ferisque satis est. Atque cum arbore exacuant limentque cornua elephanti et uri, saxo rhinocerotes, utroque apri dentium sicas, sciantque ad nocendum praeparare se animalia, quod tamen eorum excepto homine et tela sua venenis tinguunt ?

(3) Nos et sagittas tinguimus ac ferro ipsi nocentius aliquid damus, nos et flumina inficimus et rerum naturae elementa, ipsumque quo vivitur in perniciem vertimus. Neque est, ut putemus ignorari ea ab animalibus ; quae praepararent contra serpentium dimicationes, quae post proelium ad medendum excogitarent, indicavimus. Nec ab ullo praeter hominem veneno pugnatur alieno.

(4) Fateamur ergo culpam ne iis quidem, quae nascuntur, contenti ; etenim quanto plura eorum genera humana manu fiunt ! quid ? non et homines quidem ut venena nascuntur ? atra ceu serpentium lingua vibrat tabesque animi contacta adurit culpantium omnia ac dirarum alitum modo tenebris quoque suis et ipsarum noctium quieti invidentium gemitu, quae sola vox eorum est, ut inauspicatarum animantium vice obvii quoque vetent agere aut prodesse vitae. Nec ullum aliud abominati spiritus praemium novere quam odisse omnia.

(5) Verum et in hoc eadem naturae majestas. Quanto plures bonos genuit ut fruges ! quanto fertilior in his, quae juvent alantque !

[début de la séquence](#)

7. PLINE l'Ancien, XXXVII, 201-205

Conclusion générale : éloge du monde romain

(201) Etenim peractis omnibus naturae operibus discrimen quoddam rerum ipsarum atque terrarum facere conveniet. Ergo in toto orbe, quacumque caeli convexitas vergit, pulcherrima omnium est iis rebus, quae merito principatum naturae optinent, Italia, rectrix parensque mundi altera, viris feminis, ducibus militibus, servitiis, artium praestantia, ingeniorum claritatibus, jam situ ac salubritate caeli atque temperie, accessu cunctarum gentium facili, portuosis litoribus, benigno ventorum adflatu. Quod contingit positione procurrentis in partem utilissimam et inter ortus occasusque mediam, aquarum copia, nemorum salubritate, montium articulis, ferorum animalium innocentia, soli fertilitate, pabuli ubertate.(202) Quidquid est quo carere vita non debeat, nusquam est praestantius : fruges, vinum, oleum, vellera, lina, vestes, juvenci. Ne equos quidem in trigariis ullos vernaculis praeferunt. Metallis auri, argenti, aeris, ferri, quamdiu licuit exercere, nullis cessit terris et nunc intra se gravida pro omni dote varios sucos et frugum pomorumque sapes fundit.(203) Ab ea exceptis Indiae fabulosis proximam equidem duxerim Hispaniam quacumque ambitur mari, quamquam squalidam ex parte, verum, ubi gignit, feracem frugum, olei, vini, equorum metallorumque omnium generum, ad haec pari Gallia. Verum desertis suis sparto vincit Hispania et lapide speculari, pigmentorum etiam deliciis, laborum excitatione, servorum exercitio, corporum humanorum duritia, vehementia cordis.

(204) Rerum autem ipsarum maximum est pretium in mari nascentem margaritis ; extra tellurem crystallis, intra adamanti, smaragdis, gemmis, myrrinis ; e terra vero exeuntibus in cocco, lasere, in fronde nardo, sericis vestibus, in arbore citro, in frutice cinnamo, casia, amomo, arboris aut fruticis suco in sucino, opobalsamo, murra, ture, in radicibus costo ; ex iis, quae spirare convenit, animalibus in terra maximum dentibus elephantorum, in mari testudinum cortici ; in tergo pellibus, quas Seres inficiunt, et Arabiae caprarum villo, quod ladanum vocavimus ; ex iis, quae terrena et maris, conchyliis, purpurae. Volucrum naturae praeter conos bellicos et Commagenum anserum adipem nullum adnotatur insigne. Non praetereundum est auro, circa quod omnes mortales insaniunt, decumum vix esse in pretio locum, argento vero, quo aurum emitur, paene vicensimum.

(205) Salve, parens rerum omnium Natura, teque nobis Quiritium solis celebratam esse numeris omnibus tuis fave !

[début de la séquence](#)

Pline l'Ancien, Histoire naturelle, II, 14-19

Réflexion sur la divinité.

Traduction.

(14) C'est pourquoi je pense que c'est une faiblesse humaine que de chercher le portrait et la forme de Dieu. Qui que soit Dieu, seulement s'il est ailleurs, et où qu'il soit, le Dieu est sens, il est tout vue, tout oreille, tout âme, tout cœur, tout lui-même. Croire que les dieux sont innombrables, et même qu'ils soient d'après les vices des Hommes, tels que la déesse Pudicité, la Concorde, l'Intelligence, l'Espoir, l'Honneur, la Clémence, la Loyauté, ou comme le crut Démocrite, qu'il y a uniquement deux dieux, le Châtiment et le Bienfait, cela amène à une plus grande stupidité.

(15) L'Humanité fragile et souffrante, se souvenant de sa faiblesse, a réparti les dieux en différentes parties, de telle sorte que chacun adore en proportion de ce qui lui manque le plus. Aussi nous trouvons d'autres noms chez d'autres peuples, et des divinités innombrables chez les mêmes. Les divinités des enfers elles-mêmes sont divisées en classes, de même que les maladies et beaucoup de fléaux, alors qu'ils nous épouvantent et qu'on désirerait les apaiser.

(16) Ainsi l'État a consacré un sanctuaire à la Fièvre sur le mont Palatin, un autre à la déesse Orbona près du temple des dieux lares, et un autel à la Mauvais Fortune dans les Esquilies. Aussi, on peut croire que la population des divinités est même plus importante que celle des Hommes, puisque chacun se fait d'après lui-même un dieu, adoptant une Junon, un génie, juste pour lui, et que d'autre part certains peuples ont pour divinités des animaux, et même des animaux immondes, et bien d'autres choses plus honteuses à rapporter : ils jurent par des nourritures fétides, par l'ail et des choses semblables.

(17) Qu'il y ait des mariages entre les dieux, sans qu'il y ait aucune naissance depuis si longtemps ; que les uns soient âgés, et toujours les cheveux blancs, et les autres soient jeunes, enfants, noirs, ailés, boiteux, sortis d'un œuf, tantôt vivants tantôt morts, ce sont là presque des rêves d'enfants. Mais ce qui surpasse toutes les impudences, c'est d'imaginer des adultères entre eux, puis des querelles et des haines, et même des divinités pour le vol et le crime.

(18) Dieu, c'est quand un homme aide un homme ; c'est le chemin de la gloire éternelle. C'est dans cette voie que sont allés les plus éminents Romains ; c'est dans cette voie qu'avance désormais d'un pas divin avec ses fils le plus grand souverain de tous les âges, Vespasien Auguste, qui soutient l'empire fatigué.

(19) La plus ancienne tradition pour rendre grâce à ceux qui ont bien mérité notre reconnaissance, c'est de les inscrire au rang des dieux.

Commentaire

Dans les paragraphes 14 à 19 de la deuxième partie de l'Histoire naturelle, Pline l'Ancien traite de la divinité chez les Romains, et du débat qui l'accompagne, en comparant les différents « systèmes » qui ont existé ou existent encore dans d'autres civilisations. On peut ici classer les

dieux dans différentes catégories, et même parmi les dieux romains, on peut dégager deux classes de dieux. De plus, dans ce texte, les religions étudiées ne sont pas uniquement romaines.

Dans ce texte, Pline cite de nombreux dieux de différentes civilisations : des dieux romains, grecs, égyptiens, honorés par le peuple ou par les philosophes ; et ses dieux à part, car il a sa propre conception de la divinité. Tout d'abord, ce sont les dieux du peuple qui sont exposés, puis ceux des philosophes, et enfin ceux que l'Etat reconnaît et honore. Ensuite, il explique ce que sont pour lui les dieux des autres civilisations, qui ont pourtant souvent servi de référence pour les Romains : on sait que les dieux romains et les dieux grecs sont les mêmes, dont le nom a été « transcrit » ; dieux grecs et égyptiens sont réunis, car honorés par d'autres peuples que le sien. En dernière position, pour montrer la justesse et la force de cette pensée, il expose sa conception de la divinité, comme la seule capable de satisfaire tout le monde et la seule juste : la divinité, c'est la solidarité et les bienfaits entre les Hommes, et les Hommes qui sont les plus grands bienfaiteurs deviennent des dieux à leur mort.

Pline sépare très distinctement, parmi les dieux des Romains, ceux du peuple et ceux de l'Etat, mais également ceux des philosophes. Ainsi, on a d'une part les dieux créés par le peuple pour lui et à son image, tels la déesse Pudicité, la déesse Concorde, l'Intelligence, l'Espoir, l'Honneur, la Clémence ou bien encore la Loyauté. Ceux-ci sont créés par le peuple en fonction de ses « besoins », ils sont alors innombrables : chacun peut imaginer son propre dieu qui répondrait à ses attentes. Parmi les dieux de l'Etat, on peut relever entre autre la Mauvaise fortune, la Fièvre (déesse qui écarte le paludisme), Orbona (qui protège les orphelins), ou encore les dieux Lares. Ceux-ci ont pour base l'Etat, on peut donc dire que ce sont en quelque sorte des dieux « officiels » : il leur est dédié des temples, ou des autels. Mais Pline dénombre encore d'autres dieux : ceux des philosophes comme Démocrite par exemple, pour qui il n'y a que deux dieux : le Châtiment et le Bienfait.

Pline utilise cet ensemble de dieux qui n'ont aucune cohérence et qui pourtant sont censés n'être ceux que d'une seule nation, pour prouver le non fondement de cette religion, et la fausseté de ces dieux. Cela lui permet d'imposer sa vision des choses, et d'affirmer que le dieu, c'est « quand un homme aide un homme ».

La définition de la divinité édictée par Pline est étayée non seulement par le système romain, mais également ceux d'autres grandes civilisations telles la Grèce et l'Egypte. Cependant, celles-ci ne sont pas citées directement, mais par des ellipses ou par des sous-entendus : dans le paragraphe 16, Pline cite les dieux égyptiens comme des « animaux immondes ». Dans le paragraphe suivant, c'est les dieux grecs qui sont décrits comme de « jeunes enfants, noirs, ailés, boiteux, issus d'un œuf, vivant et mourant... », qui ne sont que, dans l'ordre, Éros, Hermès, Héphaïstos, Castor et Pollux. Il décrédibilise la mythologie, pour renforcer sa conception.

Pline fait donc ici une démonstration pour prouver qu'il détient l'unique vérité concernant la divinité, et que les autres systèmes que peuvent inventer le peuple, un Etat ou une grande civilisation quelle qu'elle soit peuvent parfois dépasser « les bornes de la stupidité » ; elles ne sont que des pâles répliques de la vraie divinité, la générosité, ce que les historiens modernes appellent l'évergétisme.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 4 :
La Misère de l'Homme

Traduction

(1) Le commencement sera à bon droit consacré à l'homme, pour qui la nature semble avoir engendré toutes les autres choses, à un prix important et cruel en échange de ses si grands dons, à tel point qu'il n'est pas facile de juger si elle a été pour l'homme la meilleure mère ou la plus funeste belle-mère.

(2) Avant tout elle habille le seul de tous les animaux avec des ressources étrangères. Elle attribue à tous les autres diverses enveloppes : des carapaces, des coquilles, du cuir, des épines, du crin, de la soie, des poils, des plumes, des ailes, des écailles, des toisons ; les troncs même ainsi que les arbres sont protégés du froid et de la chaleur par une écorce parfois double : elle rejette l'homme totalement nu sur la terre nue le jour de sa naissance avec comme ressources immédiates les cris et les pleurs ; aucun autre parmi de si nombreux animaux n'a pour ressource les larmes et celles-ci dès le commencement de sa vie ; mais par Hercule le rire précoce et très rapide n'est donné à aucun avant le quarantième jour.

(3) A partir de cet apprentissage de la lumière quels liens saisissent les bébés alors qu'ils ne saisissent pas les bêtes sauvages nées parmi les hommes, et quelle façon d'attacher tous leurs membres ! C'est pourquoi heureusement né l'homme gît pieds et mains liées, être vivant pleurant qui est destiné à commander à tous les autres, et à partir de ce supplice il commence sa vie, à cause seulement de la faute d'être né. Quelle folie, après de tels débuts, de ceux qui se croient nés pour l'orgueil.

(4) Le premier espoir de force et le premier bienfait du temps le rendent semblable à un quadrupède. Quand la marche vient-elle à l'homme ! Quand la voix ! Quand sa bouche est-elle prête à la nourriture solide ! Combien de temps ne sent-on pas les battements de son crâne, indice de la plus grande faiblesse entre tous les animaux ? Ajoutez les maladies et tant de remèdes inventés contre les maux, vaincus parfois par de nouveaux fléaux. Les autres animaux connaissent leur nature : les uns utilisent leur légèreté, les autres un vol rapide, d'autres nagent : l'homme ne sait rien sans apprentissage, ni parler, ni marcher, ni se nourrir, en bref il ne sait rien naturellement que pleurer. Aussi il y en eut beaucoup qui pensaient que le mieux était de ne pas naître, ou de disparaître au plus tôt.

Commentaire du texte.

*introduction:

En 77 après JC, Pline l'Ancien alors âgé de 54 ans dédie les 160 et quelques volumes de son *Histoire naturelle* à Titus Flavius, après avoir refusé de la vendre à Larcus Licinus, le légat préteur d' Hispania Tarraconensis, pour une forte somme. C'est au cœur de ce monument littéraire que se trouve le passage de *La Misère de l'Homme* dont nous allons suivre d'abord la description du nourrisson romain jeté nu par la Nature, enserré cruellement et vagissant à pleins poumons. Puis nous nous pencherons sur le lien unissant l'Homme à la dite Nature, parfois bienfaisante, souvent marâtre impitoyable.

I) le nouveau-né.

1) Les liens

Pour aider leur bébé à accomplir un parfait commencement dans la vie et à passer de l'état de larve vagissante et rampante à celui de bipède, mangeant du pain et parlant latin, les parents romains doivent se montrer distants et parfois cruels à nos yeux.

En effet, à sa naissance, l'enfant est mou et informe, il faut donc le durcir et le modeler. Ainsi dès ses premiers mois, il est isolé dans son berceau et fermement empaqueté dans des bandelettes, comme nous le dit Pline l'Ancien en ces mots " *ab hoc lucis rudimento quae ne feras quidem inter nos genitas vincula excipiunt et omnium membrorum nexus* " " A partir de cet apprentissage de la lumière quels liens saisissent les bébés alors qu'ils ne saisissent pas les bêtes sauvages nées parmi les hommes "

Les bandelettes en question sont plus étroitement liées au niveau des articulations principales telles que les poignets, les coudes, les hanches, les genoux et les chevilles. Ses mains et ses jambes sont maintenues à l'aide d'attelles, les premières grandes ouvertes et les secondes bien raides. De même ses bras sont attachés tout droit le long de son corps. Au bout de quelques mois, on commence à desserrer progressivement les bandelettes, libérant d'abord son bras droit afin que l'enfant soit droitier.

En complément, le bébé est baigné dans de l'eau froide car la chaleur amollit. Ces bains quotidiens sont l'occasion d'un modelage du corps : la nourrice lui façonne le crâne qui doit être bien rond, la mâchoire, le nez, et les fesses, et elle lui étire le prépuce.

Ainsi entravé dans ses gestes, brutalement pétri, laissé seul dans son berceau, plongé dans l'eau froide et systématiquement traité avec rigueur, le nourrisson n'a guère plus de deux chances sur trois de survivre à sa première année de vie. Pourtant une pareille dureté n'est pas une preuve d'un manque d'amour, au contraire, pour les parents, il s'agit de transformer cet être informe en un être humain digne de ce nom.

2) Les cris.

Mais le nouveau né est bien incapable de comprendre l'objectif bienfaisant de ces traitements, aussi marque-t-il son profond désaccord par des pleurs nombreux, et cela dès ses premiers instants de vie.

Pline l'Ancien souligne "*hominem [...] natali die abicit ad uagitus statim et ploratum, nullumque tot animalium aliud ad lacrimas, et has protinus vitae*", " elle rejette l'homme totalement nu sur la terre nue le jour de sa naissance avec comme ressources immédiates les cris et les pleurs. "

Parmi la pléiade de dieux uniquement consacrés au jeune enfant, allant d'Abéona chargée de veiller sur lui quand il sort de la *domus* à Adéona le surveillant à l'instant où il y rentre, on trouve Vaticanus occupé à ouvrir la bouche des nouveaux nés pour laisser s'échapper leur premier cri.

Si encore le bébé avait eu droit au rire pour pallier son triste sort, mais non, ce rire, même précoce ou hâtif, n'est accordé à l'enfant qu'après quarante jours de plaintes, sa gorge et ses organes n'étant pas encore formés (selon les Romains) à pareilles démonstrations de joie.

Mais il paraît plus évident que les rejetons romains n'avaient surtout pas de raisons de rire. Malmenés de toute part, sans défense et trop souvent seuls, rudement limités dans leurs mouvements et sans autres libertés que celle de pleurer, il est tout naturel qu'ils usent et abusent de celle-ci, non?

II) L'Homme romain et la Nature.

Après nous être intéressées au commencement de la vie de l'homme romain, nous allons voir que la Nature peut soit lui être favorable, soit le défavoriser.

1) La Nature bienfaisante.

La Nature, dans la vie et les croyances anciennes, occupait une grande place. En effet elle était considérée, presque au même titre que les dieux. Par exemple dans *Protagoras* (vers 390 avant JC), Platon compare la Nature aux dieux en disant "Alors Zeus, craignant que notre race ne fût anéantie, envoya Hermès porter aux hommes la pudeur et la justice, pour servir de règles aux cités et unir les hommes par les liens de l'amitié. [...] ensuite il leur fournit des aliments variés suivant les espèces, aux uns l'herbe du sol, aux autres les fruits des arbres, aux autres des racines; à quelques-uns même il donna d'autres animaux à manger ; mais il limita leur fécondité et multiplia celle de leurs victimes, pour assurer le salut de la race". La terre est aussi louée pour prodiguer aux Romains de la nourriture, variée selon les saisons, et les terres fertiles sont également cultivées pour la vigne.

Malgré les aspects positifs de celle-ci, beaucoup d'auteurs vont critiquer cette terre mère en l'affublant de divers noms dont celui de "marâtre".

2) La Nature, une marâtre.

En effet, la Nature n'accorde pas forcément une situation privilégiée à l'homme romain puisque comme nous le dit Lucrèce dans son œuvre *De rerum natura* : " Près des deux tiers du sol sont interdits aux mortels soit par une chaleur torride, soit par un froid perpétuel. Quant au peu de terre cultivable qui subsiste, la nature aurait tôt fait de le faire disparaître sous les ronces, si on la laissait faire et si l'effort de l'homme ne le lui disputait." En effet Lucrèce porte un jugement plutôt négatif sur la terre qui était pourtant considérée des Romains, Lucrèce écrit encore : "Nul autre parmi tant d'animaux n'est condamné aux larmes" A cela il ajoute : " *Et tamen interdum magno quaesita labore, cum jam per terras, frondent atque omnia florent aut nimis torret fervoribus aetherius sol, aut subiti premunt imbres gelidaeque pruinae, flabraque ventorum violenta turbine vexant*", ce qui est traduit en français par : "Et pourtant parfois les productions obtenues à force de travail quand elles sont toutes sur la Terre déjà en feuilles et en fleurs, ou bien le soleil dans le ciel les dessèche par sa chaleur excessive, ou bien des pluies subites et des gelées blanches les détruisent, et les souffles des vents les maltraitent dans un violent tourbillon."

Bien sûr Lucrèce ne fut pas le seul à en faire une critique puisque quelques siècles plus tard, Montaigne, écrivain du XVIème siècle, va écrire des phrases ressemblant étrangement à celles de Lucrèce : "Nature a embrassé universellement toutes les créatures ; et n'en est aucune qu'elle n'ait bien pleinement fourni de tous moyens nécessaires à la conservation de son être : car c'est plaintes vulgaires que j'oy faire aux hommes".

Dans ses *Essais*, Montaigne reprend beaucoup de morceaux de phrases de Lucrèce telles que : "Nos anciens Gaulois n'étaient guère vêtus", "qui fait doute qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sût quêter sa nourriture? Et la terre en produit et lui en offre assez pour sa nécessité, sans autre culture et artifice ; et sinon en tout temps, aussi ne fait elle pas aux bêtes, témoin les provisions que nous voyons faire aux fourmis et autres pour les saisons stériles de l'année".

*Conclusion:

Selon plusieurs auteurs de l'Antiquité, la Nature peut être soit indulgente, soit destructrice pour l'homme. Nous ne pouvons donc généraliser le statut de celle-ci dans le quotidien de la civilisation romaine. Nous savons juste qu'elle peut avoir deux aspects complètement différents et opposés, à savoir celui de mère infâme et celui de mère protectrice et bienfaisante.

Hélène et Pauline

PLINE, *la mort, la survie de l'âme* : VII, 187-190.

Traduction

(187) Chez les Romains, ce ne fut pas le propre du vieil usage établi de brûler le corps : ils étaient inhumés dans la terre. Mais après qu'on eut pris connaissance du fait que l'on déterrât ceux qui avaient été tués dans des guerres lointaines, alors l'usage établi fut de les brûler. Cependant de nombreuses familles conservèrent les anciens rites ; ainsi dans la famille Cornélia, on rapporte que personne n'a été incinéré avant le dictateur Sylla, et que c'est par crainte de la loi du talion que Sylla a voulu cela, car le cadavre de C. Marius avait été déterré. Que l'on comprenne que le cadavre enseveli est mis au cimetière de quelque façon, mais que l'homme enterré est couvert de terre.

(188) Après la sépulture il y a des questions vaines sur les Mânes : pour tous après le jour suprême il se passe les mêmes choses qu'avant le premier jour, et il n'y a pas plus, après la mort, de sensations ou pour le corps ou pour l'âme qu'avant le jour de la naissance. En effet la même vanité se propage dans la vie future, et au moment de la mort aussi elle fait un mensonge en promettant une vie : une fois l'immortalité de l'âme, une autre fois la métempsychose, une autre fois en donnant des sentiments aux Enfers, en honorant les Mânes et en faisant un dieu de celui qui a déjà cessé d'être un homme, comme si la manière de respirer différait de quelque façon des autres animaux, ou si ne se trouvaient pas dans le monde des vivants de nombreux êtres plus durables, auxquels personne ne suppose une semblable immortalité.

(189) Quelle est la substance de l'âme en elle-même ? Quelle est la matière ? Où est la pensée pour elle ? Comment est la vue, l'ouïe, ou comment est le toucher ? Quel usage fait-on à partir de ces sens ou quel bien fait-on sans eux ? ensuite, quelle est la place ou quel est le grand nombre, en tant d'époques, des âmes ou des ombres ? Ces idées faites d'illusions puériles sont des fictions d'une humanité avide de ne jamais cesser. Et c'est une vanité comparable que de vouloir conserver les corps humains et promettre de revivre, comme le fit Démocrite, qui lui-même n'est pas revenu à la vie.

(190) Quelle malheureuse folie est-ce là de vouloir recommencer la vie après la mort ! Quel repos trouveront jamais les êtres engendrés, s'ils conservent du sentiment, quant à leur âme dans le ciel, leur ombre dans les Enfers ? Ces illusions et cette crédulité détruisent le principal bienfait de la nature, la mort, et elles doublent la peine de celui qui va mourir, en lui faisant attacher du prix à une vie future. Car s'il est doux de vivre, à qui peut-il être doux d'avoir vécu ? Mais combien n'est-il pas plus facile et plus certain de nous croire chacun nous-mêmes, et de tirer de notre expérience d'avant la naissance la preuve de notre tranquillité.

Commentaire

Dans le livre VII Pline parle essentiellement de l'homme. Le passage traite de la mort et de la survie de l'âme. Nous étudierons l'aspect historique du texte avec les rites funéraires et l'histoire de Marius et Sylla. Ensuite nous verrons les croyances spirituelles ainsi que la réflexion de Pline sur l'au-delà.

Pline l'Ancien fait référence aux rites funéraires romains de son époque ; En effet il parle des usages : « *Ipsum cremare apud Romanos non fuit veteris instituti : terra condebantur* » (l. 1). Nous savons que ces deux pratiques, l'inhumation et la crémation coexistaient dès l'époque archaïque. L'importance de la prédominance de l'une ou de l'autre changeait en fonction des périodes. Les Anciens s'accordaient pour signaler l'antériorité de l'inhumation, ce qui est le cas de Pline. Pour lui l'incinération est apparue plus tard : il nous donne même une des raisons de ce changement : « *At postquam longinquis bellis obrutos erui cognovere, tunc institutum* » (l. 2).

Il cite pour appuyer sa thèse Marius et Sylla. En 104 av. J.-C. Marius gagnait la guerre grâce à son questeur Sylla. Vers 88, Sylla, devenu consul, refusa d'admettre la légalité de la victoire de Marius contre Mithridate . Celle-ci avait été rendue possible par les décisions populaires et une certaine violence. Lorsque Sylla marcha sur Rome, Marius prit la fuite en Afrique. Il revint en Italie en 87 et mourut en 86. Selon Pline Sylla fit déterrer son cadavre, et se fit incinérer pour éviter la même profanation : « *Sullam dictatorem traditur crematus idque voluisse veritum talionem eruto C. Mari cadavere* » (l. 3-4).

Outre ces faits historiques, Pline évoque les croyances spirituelles des Romains. « *Post sepulturam vanae manium ambages* » (l. 6) : Les mânes étaient dans la pensée romaine les esprits des morts nommés par euphémisme "les bons", vénérés en tant que « *dii manes* », (les morts divins) lors des fêtes des morts, puis identifiés aux morts de la famille. Pline fait ensuite une réflexion sur la mort et la survie de l'âme : « *quod autem corpus animae per se... ?* » (l. 12). Il se pose des questions sur l'âme après la mort et sur l'absurdité de certaines croyances : « *similis et de adversandis corporibus hominum ac reviviscendi promisso Democriti vanitas, qui non revixit ipse* » (l. 15-16). Pour Pline en tout cas, la mort est un bienfait essentiel : « *perdit profecto ista dulcedo credulitasque praecipuum naturae bonum, mortem, ac duplicat obituri dolorem etiam post futuri aestimatione* » (l. 18-19).

Pline ne recherche donc pas la vie future que promettent plusieurs religions à son époque.

Justine et Laetitia

Traduction

(243) Des êtres terrestres, seul l'homme a deux pieds. L'homme seul a une gorge et deux épaules, tous les autres ont des épaules d'animaux ; il est le seul à avoir deux coudes. Il est établi que les mains des animaux sont de nerfs et de peau à l'extérieur et très charnues à l'intérieur.

(244) Certains hommes ont chacun six doigts à leur main. Membres de la noble famille de Marcus Coranus, à cause de cela, ses deux filles reçurent le nom de Six-Doigts, comme Volcaci Six-Doigts, illustre en poésie. Les hommes ont chacun trois articulations à leurs doigts et deux au pouce; et au contraire des autres doigts celui-ci est courbé tout entier, mais est étendu en oblique, plus épais que les autres. Le petit doigt est semblable par sa longueur à celui-ci. Les deux restants sont semblables entre eux, entre lesquels le doigt du milieu est le plus long. Les quadrupèdes qui se nourrissent de proies ont chacun cinq doigts aux pattes antérieures et quatre aux postérieures.

(245) Les lions, les loups, les chiens et les panthères ont également cinq griffes aux pattes postérieures, dont l'une est placée à côté de l'articulation de la jambe; les restantes sont plus petites et ont cinq doigts chacun. Les bras des hommes ne sont pas tous semblables entre eux. Studiosus le Thrace de l'école de gladiateurs de Caligula est connu pour avoir eu la main droite plus longue. Certains animaux utilisent les pattes antérieures comme des mains et sont assis en approchant la nourriture vers la bouche avec celles-ci, comme l'écureuil.

(246) En vérité les espèces des singes font une imitation parfaite de l'homme, par la face, les narines, les oreilles et les paupières: seuls les quadrupèdes ont une paupière inférieure. Ils ont des mamelles sur la poitrine, et des bras et des jambes qui fléchissent en sens contraire, comme chez l'homme, des doigts, des ongles aux mains, et le doigt du milieu plus long. Les pieds diffèrent un peu; ils sont très longs, comme les mains, mais font une empreinte semblable à la paume. Le pouce et les articulations sont semblables à ceux des hommes, mais pas les parties génitales, chez le mâle seulement. Toutes leurs entrailles sont identiques à celles des hommes.

Commentaire

Plinie l'Ancien étudie dans son Histoire naturelle la physiologie des hommes et celle des animaux, et constate leurs similitudes à travers celle du singe dont la morphologie tient et de l'homme et de l'animal.

Il remarque d'abord certaines curiosités physiques chez l'homme : certains ont six doigts (on pense aujourd'hui qu'ils étaient atteints d'une maladie génétique : la polydactylie) et d'autres ont une main plus longue que l'autre ; et d'autres chez l'animal : certains d'entre eux utilisent leurs pattes antérieures comme des mains.

Mais en général, l'homme a une gorge, deux pieds, deux coudes et deux épaules. Il a cinq doigts qui peuvent se plier, et qui ont chacun trois articulations, excepté le pouce qui n'en a que deux. Les animaux ont eux des doigts plus courts et sans articulations: cinq aux pattes antérieures et quatre aux postérieures, sauf certains félins ou canidés qui ont également cinq doigts aux pattes antérieures dont une qui est placée plus haut sur la jambe.

En comparant la physiologie de l'homme et celle du singe, Plinie l'Ancien note un certain nombre de ressemblances, plus que n'en ont les autres animaux. Le singe a effectivement une face avec des narines, des oreilles et des paupières qui se rapprochent beaucoup de celle de l'homme. Il a des mamelles sur la poitrine et ses entrailles sont identiques. Il peut fléchir ses jambes et ses bras, ses pattes postérieures, plus longues, évoquent des pieds, et la composition de ses mains est semblable: elles sont faites de nerfs et de

peau à l'extérieur et sont charnues à l'intérieur, ses doigts ont des ongles, celui du milieu est plus long que les autres et chacun a trois articulations.

En plus des ressemblances physiques, Pline l'Ancien constate aussi des similitudes au niveau du comportement:

« *Pline l'Ancien suggère une atmosphère tout à fait familiale entre les êtres humains et les "guenons apprivoisées qui mettent bas dans nos demeures, portent leurs petits dans les bras, les montrent à tout le monde, sont joyeuses qu'on les caressent. Ils semblent comprendre les compliments qu'on leur fait."* »

Mais d'autres auteurs remarquent également chez le singe une manière de se comporter semblable à l'homme :

« A propos des animaux exotiques et non dangereux, comme les singes cités par Martial, nous pouvons trouver un écho dans le nombre important de figurines de terre cuite les représentant les uns nus, les autres vêtus ; rien ne prouve de façon péremptoire qu'il s'agit d'animaux familiers et non d'animaux dressés à faire des tours, mais ils paraissent bien faire partie de leur environnement humain, ils sont fréquemment pourvus de vêtements ou dotés d'attitudes humaines : "parfois habillé d'un cucullus, le singe réfléchit, fait la grimace, imite le magister ou joue de la syrinx pendant qu'une guenon allaite son petit. " » (*citations extraites de L'animal dans l'Antiquité, de Barbara Cassin et al., Paris 1997*).

Certains auteurs contemporains continuent d'écrire sur les liens entre l'homme et le singe ; par exemple Vercors dans sa pièce Zoo ou l'assassin philanthrope met en scène un personnage dont on ne sait pas si c'est un homme ou un singe ; toute sa pièce a donc pour but de trouver et prouver la véritable nature de cet individu.

William Boyd écrit également sur les singes et leur prête des sentiments humains : les deux observateurs de son roman Brazzaville Plage se demandent si les yeux du singe qui les regarde sont « *Accusant ? Plaidant ? Hostiles ? Stupéfaits ?* »

Colette personnifie aussi le singe dans son ouvrage Prison et paradis en lui donnant une attitude et des traits humains :

« *A jamais suspect, un sentiment humain mais caché brille en vous comme une larme, et je tombe devant vous comme devant ma propre pitié. [...]*

Il a caché son visage dans son bras plié, et je vois ses cheveux noirs départagés par une raie, son épaule humaine et (...) une main renversée, la paume rose, la main ouverte du frère qui, perdant la vie et le courage, ne nous retire pas sa confiance. »

Pline l'Ancien et ses successeurs, en comparant les animaux et les hommes, établissent une ressemblance entre le singe et l'homme qui est plus prononcée qu'entre hommes et animaux ou singes et animaux, autant au niveau physique qu'au niveau du caractère ou du comportement du singe en compagnie des hommes.

Sarah, Alexandra et Mélanie.

Pline l'Ancien, Histoire naturelle, XVII, 242-245

Prodiges liés aux arbres

Traduction

(242) Or c'est par un prodige que les fruits qui étaient doux deviennent acides ou bien ceux qui étaient acides deviennent doux, qu'un sauvageon devient figuier ou réciproquement ; c'est un funeste présage quand ils dégènèrent, quand par exemple un olivier devient un olivier sauvage, que du raisin ou des figues blancs deviennent noirs ou bien, comme à l'arrivée de Xerxès à Laodicée, quand un platane s'est changé en olivier.

(243) Le livre d'Aristandre chez les Grecs abonde de tels prodiges, pour que nous ne nous éloignons pas dans l'infini ; et chez nous les recueils de Caius Epidius dans lesquels on peut même trouver des arbres ayant parlé. Peu avant la guerre civile du Grand Pompée, lourd présage, un arbre s'est enfoncé dans le sol dans le territoire de Cumes : un petit nombre de branches dépassaient du sol ; on a trouvé dans les livres Sibyllins qu'il y aurait un massacre d'hommes, d'autant plus grand qu'il se produirait plus près de Rome.

(244) Un autre genre de prodiges est la naissance d'arbres dans d'autres lieux comme sur la tête des statues ou sur les autels et quand d'autres arbres poussent sur les arbres eux-mêmes. Un figuier est né sur un laurier à Cyzique avant le siège. De la même manière, à Tralles, il y avait un palmier à la base de la statue de César dictateur vers le temps de sa guerre civile. Et à Rome, sur le Capitole, un palmier naissant sur l'autel de Jupiter prédit la victoire et les triomphes lors de la guerre de Persée. Cet arbre ayant été renversé par le mauvais temps, un figuier est né dans le même lieu au moment du sacrifice expiatoire des censeurs Marcus Messala et Caius Cassius ; époque à laquelle, Pison, auteur sérieux, a rapporté que la morale avait été ruinée.

(245) On mettra au-dessus de tout ce qui a jamais été entendu un prodige arrivé à notre époque, lors de la chute de l'empereur Néron, dans le territoire Marrucin : une plantation d'oliviers appartenant à Vettius Marcellus, l'un des premiers de l'ordre équestre, traversa tout entière la route, et des champs qui étaient de l'autre côté s'en vinrent remplacer les oliviers.

Commentaire

Pline l'Ancien réunit les connaissances scientifiques de son époque dans son *Histoire naturelle*. Dans les livres XII à XVII, il s'intéresse aux végétaux et aborde, à la fin du livre XVII, les prodiges liés aux arbres. Les prodiges sont pour les Romains des signes des dieux, des événements miraculeux qui manifestent dans un premier temps qu'il y a du désordre dans le monde puis annoncent par la suite d'autres désordres plus graves. En effet, la divination et toutes les sortes de présages sont de plus en plus présents dans la vie romaine de la République à l'Empire.

La divination équivaut, chez les Romains, à la consultation des dieux à partir des auspices, c'est-à-dire à partir des signes que ceux-ci envoient aux hommes. Il existe deux types d'auspices : les augures qui sont réclamés aux dieux (par l'examen des entrailles, l'observation des oiseaux...) et les signes se déclarant d'eux-mêmes, directement par la volonté des dieux (comme les paroles ambiguës, les phénomènes naturels...). A partir d'un certain degré de gravité, d'importance ou de

danger, ces signes sont appelés prodiges. C'est pourquoi on appelle prodiges la dégénérescence des arbres évoquée par Pline, par exemple « *ex olea in oleastrum* » lorsqu'un olivier cultivé devient olivier sauvage ou bien « *ex candida uva et fico in nigras* » quand du raisin et des figues blancs deviennent noirs.

Mais, sous la République, aucun signe n'est prédictif : ils n'annoncent pas l'avenir mais indiquent exclusivement l'approbation ou la désapprobation des dieux selon des rituels définis. Le véritable prodige ne présage donc rien. On peut voir que lorsque un platane est changé en olivier « *platano in oleam mutata est* », cela est uniquement dû à l'arrivée de Xerxès à Laodicée « *Laudicae Xerxis adventu* ». Mais le prodige dénonce au contraire une rupture de la bonne entente entre les dieux et les hommes, souvent due à une erreur rituelle.

La seule conduite à tenir alors est de le réparer par des rites expiatoires, spécifiques à la nature de chaque événement. C'est lors d'un rite de ce genre, lors duquel à certainement eu lieu une erreur rituelle à l'origine de la colère divine, que « *eodem loco ficus anata est* », qu'un figuier est né sur le même lieu où avait déjà poussé un palmier. C'est pourquoi ces rites sont particulièrement importants aux yeux des Romains. Plus tard, ils en viendront aussi à consulter les haruspices. Ceux-ci, tirant des présages à partir des prodiges, introduisent la prédiction de l'avenir là où les prêtres romains ne lisaient que des signes de permission ou d'interdiction divine.

De la même manière, les Livres sibyllins cherchent une explication aux prodiges les plus inquiétants. Comme quand « *subsedit in Cumano arbor gravi ostento* », un arbre s'est enfoncé dans le sol du territoire de Cumes, et que l'on a trouvé la solution dans les Livres sibyllins : il y aurait un massacre d'hommes : « *inventum in Sibyllinis libris internicionem hominum fore* ». Ce prodige était particulièrement important car se déroulant sur le territoire de Cumes, plus grande colonie grecque d'Occident et lieu de résidence de la plus importante des douze Sibylles du monde grec.

Ces oracles sibyllins, prophéties que la Sibylle de Cumes aurait vendues au roi Tarquin et qui étaient conservées depuis lors dans le temple de Jupiter capitolin, maître des signes, proposent des initiatives à prendre pour arranger les choses. Leur consultation suit une procédure précise : de ces prédictions, les prêtres tirent des prescriptions et accomplissent pour finir les expiations rituelles décrétées sur leurs conseils par le Sénat.

Les prodiges étaient donc durant la République uniquement des indications de rupture entre hommes et dieux. Mais par les changements d'approche dans la divination romaine, ils ont, au début de l'Empire, doublement changé de nature : ils sont à partir de ce moment-là considérés comme prédictifs et peuvent parfois même être bénéfiques.